

PRÉFACE

De la ville au moulin, comme c'est l'usage à l'époque, paraît d'abord en feuilleton au *Journal*, du 22 janvier au 27 février 1926, puis en librairie chez Fasquelle le 2 avril. Le livre est en chantier depuis longtemps. On en retrouve l'ébauche dans d'anciens brouillons et dans *Le Suicide*, le premier projet de suite à *Marie-Claire* paru dans le numéro de juin 1913 des *Cahiers d'aujourd'hui*. On sait, par une lettre de Lucien Descaves du 3 mars 1926 à la romancière, que la prépublication va lui rapporter « *tout près de dix mille francs* », soit environ six mille trois cents euros de 2013. Cela n'est pas si énorme pour celle qui a reçu le Prix Femina-Vie heureuse en 1910 avec *Marie-Claire*, qui aura tiré à cent mille du vivant de l'auteur ! Le 4 janvier 1923, Marguerite Audoux écrit à Jacques Lelièvre, son ami secrétaire chez Fasquelle, pour lui dire que *L'Atelier de Marie-Claire* n'a pas dépassé le douzième mille. Et la romancière d'ajouter : « *J'espère que sa sœur Annette sera moins paresseuse.* »... Annette, c'est bien sûr l'héroïne du troisième des quatre romans, qui ne s'appelle pas encore *De la ville au moulin*. Et dont le tirage sera encore inférieur...

Si donc un lent *decrecendo* se poursuit dans la réception du lectorat et de la critique, ce livre est aussi le dernier à être republié après 1987, l'année de la réédition de *Marie-Claire* et de *L'Atelier de Marie-Claire* chez Grasset, et 2009, où *Douce Lumière*, le roman posthume, voit de nouveau le jour grâce à Buchet-Chastel. On ne peut donc que remercier Christophe Matho d'avoir accepté d'exhumer cette dernière œuvre, qui, tout aussi orpheline que son auteur, méritait cependant d'être redonnée au public du XXI^e siècle. Non seulement parce que notre éditeur est originaire de Sancoins, comme la romancière ; non seulement parce que les Éditions Marivole sont installées en Sologne, le vrai pays de *Marie-Claire* dans l'imaginaire des lecteurs ; mais encore, et surtout, parce qu'il ne faut pas sous-estimer ces lignes, qui sont un précieux instrument pour mieux connaître celle qui les traça avec tant de patience.

Ce sont les seules, en effet, à apporter aux biographes certaines précisions qui leur manquent sur la période sombre des vingt premières années parisiennes (1881-1900), qu'il s'agisse de la naissance d'un enfant qui ne vivra pas, ou de la pénible expérience du travail dans les buanderies de l'hôpital Laënnec, où la jeune femme manque de perdre la vie.

Ce sont les seules, également, à dresser un bilan aussi sévère de tous les comptes que Marguerite Audoux règle avec l'existence, et avant tout avec la famille...

On retrouve tout d'abord, avec une insistance particulière, ce qui fonde essentiellement le tragique de la vie et de l'œuvre : une image paternelle dépréciée, qui réapparaît ici, notamment, à travers le personnage de Valère. Comme le père de Marguerite (*alias* Marie-Claire), il est alcoolique, et tout aussi démissionnaire puisqu'il abandonne Annette et l'éphémère enfant qui naîtra de ses œuvres. Mais l'on trouve aussi l'habituelle évocation des pères de remplacement. Ici, l'oncle meunier, qui rappelle les sympathiques Maître Sylvain et Eugène de *Marie-Claire*.

Par voie de conséquence, dans cette thématique où la famille traditionnelle est niée, puis recomposée selon les seules lois de l'affection, le rejet du mariage est on ne peut plus définitif. Dans le roman précédent, l'allégorie était déjà parlante : en s'imaginant être unie à Clément, Marie-Claire se représentait une charrette à une place où le couple ne pouvait tenir, et qui finissait par se renverser. Ici, c'est « *une sorte de bête possédant deux têtes hainenses dont l'une était faite d'un lourd marteau, et l'autre de pointes griffues.* »... Le roman ne s'ouvre pas par hasard sur l'évocation de la blessure à la hanche de la petite héroïne, qui a voulu séparer ses parents lors d'une violente dispute.

Si l'image du père biologique et de la sacro-sainte famille est foulée aux pieds, on ne rencontre pas plus d'indulgence envers le personnage de la sœur, déjà peu reluisant dans *Marie-Claire* et *L'Atelier*. Ici, Angèle est croquée sous les traits d'une bigote sans âge, qu'un confortable quiétisme dispense de toute charité.

De la ville au moulin, à travers ces quelques exemples, présente ainsi un nouveau traitement des données autobiographiques. Alors que toutes ces réalités passaient dans *Marie-Claire* par le filtre des ellipses et du silence ; alors que *Douce Lumière*, le chant du cygne, présente un paysage plus apaisé ; ici, tout gronde et éclate, sans nuances, presque comme une caricature. Cri de colère d'autant plus violent qu'il a été, comme nous l'évoquions, contenu et mûri de longue date.

Ces débordements, certes, pourraient sembler, en tant que tels, d'une valeur littéraire plus discutable que celle des œuvres précédentes et expliquer le relatif insuccès à la sortie du livre. Si la réception en a été des plus discrètes, on notera quand même que certains, et non des moindres, ont prêté attention au roman. Un mois après sa parution, Romain Rolland lui-même écrit de Suisse à Marguerite Audoux pour lui dire que c'est « *bon comme du bon pain, du pain de la plus fine farine* ». Lucien Descaves, qui a imposé le titre (Marguerite Audoux eût préféré celui, éponyme, d'*Annette Beaubois*) lui emboîte le pas, et le courrier d'écrivains et de lecteurs moins connus confirme cette impression. Un admirateur de Pondichéry veut même traduire le roman en tamoul !...

Presque un siècle nous sépare de cet entre-deux-guerres où les sensibilités vibraient différemment, mais l'intérêt qu'éprouvera le lecteur d'aujourd'hui, répétons-le, résidera sans doute dans une meilleure compréhension des souffrances d'une femme, et surtout des réponses qu'elle apporte aux coups de boutoir de la vie. Au moment où son roman sort, elle a connu non seulement les épreuves de séparations répétées, mais encore de nombreux deuils : Charles-Louis Philippe, voisin du Bourbonnais et frère en littérature ; Alain-Fournier, son fils spirituel, qui meurt au « champ d'horreur » comme le doux Firmin de *De la ville au moulin* ; ou encore Octave Mirbeau - dédicataire *post mortem* de ce livre -, qui fut son découvreur et son second père. Quelques mois après la publication, ce sera le tour d'Yvonne, la nièce que la romancière a élevée avant d'adopter les trois enfants de cette fille volage...

Mais l'ombre appelle la lumière. Non seulement la « douce lumière » du dernier roman qui complète le troisième, mais aussi l'horizon que laisse entrevoir la fin de *De la ville au moulin*, puisque Annette est prête à pardonner à la « gueule cassée » en qui elle peine à reconnaître Valère. S'il porte sur la figure les stigmates de sa déchéance, ce sont aussi ceux de sa rédemption. Image, à elle seule, de toute l'œuvre de Marguerite Audoux. Image d'une modernité qui ne s'arrête ni à la défense de l'union libre, ni à une non-violence affirmée. Les deux derniers romans, en effet, portent spécialement cette double et paradoxale marque de pessimisme et de combativité. *Le Suicide*, projet avorté, est bien devenu treize ans plus tard *De la ville au moulin*. Non pas le moulin à prières d'Angèle, mais celui, salvateur, qui déploie ses ailes protectrices pour nourrir et faire vivre. Il faut imaginer Annette et Valère heureux...

Bernard-Marie Garreau